



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Grâce à la célérité des chemins de fer, à la recherche apportée dans la construction du wagon, on peut maintenant voyager en toilette, sans crainte d'être froissée ou ridicule. Ce n'est plus comme au temps des lourdes et étroites diligences, desquelles on ne pouvait descendre sans être abîmés de poussière et des piétinements des voisins ; aussi, peut-on presque faire un cours de modes en parcourant les rails-ways qui conduisent aux eaux, aux bains de mer, aux châteaux des environs de Paris. Cependant, dans la toilette même, il y a une sorte de distinction d'avec celle précisément de la ville, et cette nuance est variée selon l'heure à laquelle on part et celle à laquelle on arrive. Ainsi, à moins que le chapeau de voyage soit en paille, on ne le portera

pas avec des plumes. La robe devra toujours avoir un corsage fermé, et les manches en étoffe, simplicité qui est modifiée par un fichu de dentelle, avec riche jabot à deux rangs et les manchettes assorties. Le mantelet de taffetas sera de meilleur goût que le mantelet transparent, et ce qui vaudra encore mieux, si l'air est frais, c'est un cachemire carré jeté négligemment sur les épaules. Quoique les souliers reviennent tous les jours dans les salons, la bottine est de rigueur pour voyager ; elle est à demi couverte par l'entre-deux brodé et garni de dentelle ; des gants de Suède ; une ombrelle de chez Verdier¹ si l'on doit cheminer à pied au débarcadère, ou une marquise en moire blanche, si l'on est attendue par une voiture. Un mouchoir à double fes-

¹ Rue Richelieu, 102.

ton écussonné; point d'autres bijoux qu'un bracelet de fantaisie, ou, pour mieux dire, de sentiment, et une épingle niellée; une montre et sa châtelaine de l'horlogerie de Versailles¹. Le petit cabas, presque toujours indispensable, est en paille d'Italie très-fine, avec le sac en taffetas vert. Aux environs de Paris seulement, où l'on prend le chemin de fer comme on ferait atteler pour aller dîner en ville, il est reçu d'être en demi-parure, qui se concilie quelquefois avec la nécessité de faire route avec des étrangers.

— Les capotes de dentelle ont, en ce moment, un grand succès aux eaux; la dentelle est de toutes les saisons, mais c'est surtout à l'automne qu'elle revendique sa supériorité sur le crêpe et la gaze. La dentelle se marie bien avec le ruban et les fleurs; elle est belle de sa seule beauté, sans ornement; aussi nos modistes en tirent-elles un parti merveilleux. Aux blondes surtout les chapeaux de dentelle noire vont à ravir. Pour que les chapeaux de dentelle gardent leur extrême distinction, il faut qu'ils aient une transparence, un *aérien* en quelque sorte, qui les sépare totalement de ces capotes surchargées de baleine pour soutenir la dentelle, et qui n'ont rien de commun avec les modes de M^{me} Desboroff² que nous sous-entendons ici. Les chapeaux blancs sont en angleterre. Une charmante capote avait le fond formé de dentelles supportées seulement par des laitons délicats, et la passe en tulle Bruxelles, presque entièrement couverte d'une large barbe flottant de chaque côté. On pose sur la dentelle blanche des fleurs d'automne aux nuances tendres. Sur une capote de *vieille* maline, des rubans de gaze. On voit aussi quelques chapeaux où la dentelle est mêlée à du tulle de couleur, ce qui produit un ensemble très-coquet.

On a expédié, ces jours-ci, beaucoup de paille de riz. Mais, dira-t-on, le règne de la paille va finir? C'est justement pour cela qu'on veut profiter des jours qui restent à en user pour porter ces pailles si charmantes et qui vont *toujours* si bien, considération importante. Ces pailles sont ornées de bou-

quets ou de plumes, taillés *grandement*, en ce que le bavolet est formé par la paille elle-même. Une paille de riz, coupée ainsi avec une branche de groseille ou de cassis, de Constantin³, et du tulle vert tendre bouillonné sous la passe, est de très-bon goût; ou bien encore, une touffe de reines-marguerite assorties, et la guirlande en boutons demi-ouverts posée sur la passe. Un bouquet en têtes de plumes, très-touffu, rose ou lilas, ou seulement une grande plume nuancée couchée sur la passe.

Pour le matin, on a vu des capotes de taffetas noir, avec rubans frangés de couleur, doublées de rose ou de blanc, sur lesquelles on jette un grand voile de Chantilly; c'est une bizarrerie charmante, mais qui n'a qu'à moitié réussi, surtout pour le soleil. Les capotes blanches, les pailles de fantaisie qui vont se porter encore, sont plus en harmonie avec le beau temps.

Mentionnons aussi les chapeaux qui, à l'automne, tiendront le milieu entre la saison qui s'en va et celle qui vient. Ils sont en poul de soie, avec entre-deux et enjolivement de blonde, couleur sur couleur. M^{lle} de L..., pour ses visites de noces, en a commandé un rose, orné de plumes demi-longues; sous la passe, au lieu de fleurs, des *mancinis* en têtes de marabouts blancs et roses, dont l'effet tout vaporeux accompagne bien le visage, et se confond avec l'extrême fraîcheur d'une jeune femme.

— Nous citerons quelques robes qui ont eu du succès à un déjeuner donné en Angleterre par Milady B.... Ces robes venaient de Paris.

Robe de poul de soie vert-chou, corsage demi-décolleté à revers ornés de rubans et de dentelles; les manches garnies de même, demi-larges, s'arrêtant au coude; gants de peau demi-longs; la jupe avec onze volants de rubans.

Une autre en taffetas d'Italie poussière, à corsage carré et demi-montant; manches courtes, et trois hauts volants en blonde de la même couleur. La guimpe et les manches longues, blonde blanche.

Une robe en barège blanc, brodée d'étoiles en soie blanche plate, ainsi que les cinq volants festonnés de même en crête de

¹ Boulevard des Italiens, 17, au premier. — ² Rue Luxembourg, 35.

³ Rue de la Chanssée-d'Antin, 7.

coq. Le corsage montant et froncé, avec seulement une ruche de tulle en haut, et autour des manches flottantes.

Une robe en taffetas d'Italie fond blanc, avec quadrille cerise satiné; jupe garnie en tablier par des rubans de taffetas blanc entremêlés de tulle cerise; corsage gothique, demi-ouvert, avec la pièce de poitrine en étoffe; manches justes, s'arrêtant au milieu de l'avant-bras.

Une jeune personne avait une robe en taffetas d'Italie blanc, avec trois plis, surmontés chacun d'une broderie au passé, en soie rose; le corsage était plat et décolleté, entouré de trois plis posés en biais; la guimpe en lulle de soie bouillonné, à coulisses, ainsi que les grandes manches longues.

Les coiffures qui accompagnent les robes étaient très-variées, mais, en général, en dentelle. On y avait mêlé des fleurs; d'autres, du ruban seulement. Il y en avait une composée seulement de velours très-étroits de demi-couleurs; le fond était une espèce de résille, et, de chaque côté, des grappes de velours. Sur une barbe de dentelle noire, on avait attaché deux branches en boutons de roses du roi, naturelles, et qui ont duré autant que la matinée.

— Les bonnets du matin ont une grâce parfaite chez M^{me} Payan¹; elle les orne en ruban très-foncé ou en taffetas blanc; les plus nouveaux ont un fond en mousseline brodée, et la peau est formée par de hautes valenciennes qui reviennent faire touffes de chaque côté. Nous remarquons en passant que c'est le grand art des bonnes maisons de lingerie de savoir employer la dentelle. Par ce mot, nous entendons le talent de ne point la *couper* quand elle est précieuse, ce qui est fort rare. A ce sujet, on nous citait une coiffure exécutée chez Alexandrine², avec cinq mètres d'angleterre, et qui avait tant de légèreté et de grâce, que cela pouvait passer pour un prodige.

— Puisque nous parlons de luxe à la campagne, n'oublions pas les meubles de fer de la maison Dupont³, ces chefs-d'œuvre de légèreté, de goût et d'élégance, qui font de

si délicieux ameublements pour les maisons de campagne; les canapés en bambous entrelacés, ou les lits à bas-reliefs de chasse, les chaises imitant les plus admirables laques de Chine, et les jardinières qui garnissent si bien les devants de cheminée ou les encoignures de salon, et d'un si heureux effet avec leurs touffes de fleurs épanouies.

— N'oublions pas non plus les lampes de Sentex¹, l'éclairage minéral si brillant, si pur, d'un entretien si propre et si facile. — Ces petites lampes sont ravissantes de légèreté et d'éclat; réunies sur des branches de lustres ou de candélabres, elles donnent la plus blanche et la plus éclatante lumière qui se puisse imaginer.

MATOS LOBO².

I.

Plusieurs élèves étaient réunis dans une salle de l'hôpital Saint-Joseph, à Lisbonne, devant une table sur laquelle les infirmiers venaient d'étendre un cadavre. L'un des jeunes gens, après avoir promené le bistouri, avec une savante précision, au sein des chairs inertes, s'arrêta tout à coup et dit :

— Savez-vous, Messieurs, que tout assassin de profession devrait avoir fait quelques mois de chirurgie à l'amphithéâtre? C'est chose si difficile et si aisée que de tuer un homme! Vingt coups de couteau ne suffiront pas toujours à un ignorant pour y parvenir; mais ni votre main ni la mienne ne s'y reprendrait à deux fois. Qu'un instrument aigu s'introduise dans la poitrine, entre la troisième et la sixième côte, ou dans l'espace triangulaire du cou, au-dessous de la clavicole, et la mort est rapide, silencieuse, sans souffrance et sans agonie...

L'individu qui tenait cet étrange langage s'appelait Matos Lobo, et étudiait la chirurgie depuis cinq années: c'était avec une assiduité passionnée qu'il se livrait aux pénibles devoirs de cette profession, qui demande une volonté soutenue, un cœur éner-

¹ Rue de la Jussienne, 8.

² Les circonstances rapportées dans cet article avec une fidélité rigoureuse, se sont produites à Lisbonne en 1843, et ont pris justement place parmi les causes célèbres de la Péninsule.

¹ Rue Vivienne, 15. — ² Rue d'Antin, 14. — ³ Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3, 5.

gique, et rien n'égalait son bonheur lorsque, incliné sur un cadavre, il cherchait, à l'aide du scalpel, à pénétrer sur ces restes éteints les admirables mystères de la vie.

Matos Lobo avait reçu d'ailleurs une éducation brillante, et appartenait à l'une des plus riches familles commerçantes d'Oporto. Il était né à Villanueva de Portimao, sur le Rio-Sylves, dans la petite et brûlante province des Algarves. Dès l'enfance, il avait montré un goût très-vif, une aptitude particulière pour la marine; mais sa mère, qui l'aimait à l'idolâtrie, n'avait jamais voulu consentir à ce qu'il embrassât cette profession, qui pouvait le tenir un jour éloigné d'elle. Forcé de subir les exigences maternelles, Matos Lobo s'était adonné à la chirurgie; il avait soutenu de brillantes épreuves, et était venu à Lisbonne pour compléter ses études, dans cette ville où tous les genres de science sont cultivés avec éclat.

Matos Lobo avait une de ces physionomies peu remarquables au premier abord, mais qui rappellent bientôt l'attention de l'observateur. Sa taille était haute, maigre, légèrement voûtée; son teint pâle — de cette pâleur vigoureuse qui indique des passions ardentes et concentrées; sa figure pensive, ses lèvres minces, son œil noir et terne, tantôt caressant, tantôt farouche.

En sortant de l'hôpital Saint-Joseph, Matos Lobo se dirigea vers le port, et retint son passage pour Oporto, sur le vapeur *le Don Pedro*, qui devait le lendemain quitter la rade. Ce petit soin réglé, il se rendit, à travers un labyrinthe de rues montueuses et inégales, dans celle de l'Arco-Grande, où demeurait sa tante, la sénora Adelaïde. Cette dame, née en Angleterre, avait épousé don Enriquez Lobo, négociant portugais, et à sa mort était restée à Lisbonne avec deux enfants, un petit garçon de six ans, nommé Carlos, et une ravissante petite fille de neuf ans, appelée Maria Zeferina.

L'affection que dona Adelaïde portait au neveu de son mari était vive et profonde, et comme Matos habitait la rue San Bento, située dans un quartier éloigné, à l'autre extrémité de la ville, une chambre était mise par sa tante à sa disposition, toutes les fois qu'il lui plaisait de recourir à cette affectueuse hospitalité.

Matos Lobo, en entrant, courut embrasser

dona Adelaïde avec une tendre effusion; il lui montra son passe-port, lui annonça qu'il partait le lendemain pour Oporto, et la pria de lui permettre de passer la nuit dans le petit logement qui lui était habituellement réservé.

Jeune encore, remarquable par son éducation accomplie et sa beauté éblouissante, dona Adelaïde recevait presque personnellement les membres du corps diplomatique et les principales notabilités des deux chambres. Matos Lobo, admis à ces réunions, y tenait fort bien sa place, grâce à la saisissante originalité dont sa conversation était empreinte. Le soir (6 avril 1843) où eurent lieu les particularités que nous allons relater, le jeune chirurgien se montra d'une gaieté inaccoutumée, d'une affabilité extrême. Bien que tout le monde se fût retiré vers minuit, Matos Lobo était resté au salon, fort occupé en apparence, à jouer quelques motifs nouveaux sur le piano. Dona Adelaïde, ne voulant pas troubler le plaisir qu'il semblait prendre à ces exercices, sonna sa servante et se retira dans son cabinet de toilette.

Dès que sa tante eut disparu, Matos Lobo, se leva; il s'assura d'un regard que le salon était vide, et, tirant de la poche de sa redingote un stylet à lame étroite, à pointe acérée, il ouvrit brusquement la porte du cabinet. La sénora Adelaïde, à demi nue, fut la première atteinte. Quant à la servante, terrifiée par la surprise et par l'horreur, elle vit s'avancer l'assassin sans pouvoir fuir, ressentit une commotion violente et tomba de toute sa hauteur sur le parquet. Matos Lobo venait de faire une terrible application de son habileté anatomique. Chacune des deux victimes, en effet, avait reçu un coup unique, mais mortel. L'une avait été frappée à la gorge, l'autre au cœur !

Matos Lobo pénétra alors dans la chambre à coucher où se trouvait dans un cabinet, à droite de l'alcôve, le lit du petit Carlos, dans le cabinet à gauche, celui de Maria Zeferina, et il put, sans être entendu, s'approcher du petit garçon, chercher de l'œil et du doigt l'endroit favorable. Le stylet glissa comme l'éclair entre les mains du meurtrier. Carlos se leva droit, entr'ouvrit convulsivement la bouche, d'où s'échappa un



10 Septembre 1849.

Barreau

2461.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau des M^{lles} de M^{lle} Desbrosses, r. de Luxembourg, 35. Robes par M^{lle} Delaunay, r. S. Anne, 44. Cols et Manches en dentelles, des M^{lles} Violard.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



cri rauque, et retomba sur sa couche : il était mort.

Cependant l'œuvre de sang n'était pas finie ; l'assassin avait marqué dans sa pensée la petite fille pour dernière victime. Maria-Zeferina n'était pas endormie. Le bruit rapide et mystérieux d'objets pesants heurtant le sol ; le profond silence qui y avait succédé, et qu'interrompit tout à coup le cri lugubre arraché à son frère expirant, avaient livré l'enfant à un indicible effroi : elle s'était avancée jusqu'au bord de son lit, et essayait d'entr'ouvrir doucement la porte vitrée, lorsqu'elle vit paraître Matos Lobo les dents serrées, l'œil ardent, les traits sinistres. A cette effrayante apparition, Maria Zeferina se rejeta dans le lit et s'y blottit, cachant sa tête ; mais l'assassin saisissant l'enfant, il la maintint couchée de force et la frappa : l'arme toutefois n'obéit qu'imparfaitement à la science fatale, et le cœur ne fut point atteint bien que le stylet fût resté cloué dans la poitrine jusqu'au manche.

— O Dieu ! mon Dieu ! murmura la victime d'une voix inarticulée, mourante ; par grâce, Matos, tue-moi tout à fait !

Une petite chienne, que dona Adelaïde avait ramenée d'Angleterre, avait observé d'un air inquiet la marche et le mouvement de l'assassin ; elle s'était avancée, le poil hérissé, vers les deux cadavres, s'était accroupie près d'eux et avait léché le sang de leurs blessures ; mais aux accents désolés de Maria Zeferina, à cette voix surhumaine de l'agonie qui frappe les animaux eux-mêmes d'une terreur instinctive, elle se mit à hurler d'une façon lamentable, se jeta sur Matos Lobo et se suspendit furieuse à ses vêtements. Le meurtrier, surpris et exaspéré, ne songea plus que le poignard était demeuré dans la poitrine de l'enfant, il ouvrit une croisée, prit la chienne dans ses deux mains et la précipita dans la rue : refermant ensuite la fenêtre, il promena ses doigts sur les vitres et siffla tranquillement un air de chasse.

Cependant l'attention des locataires d'une maison voisine avait été éveillée par les hurlements plaintifs de la petite chienne, car on connaissait dans tout le quartier l'attachement que dona Adelaïde portait à cet animal ; l'éveil fut donné à la police, et,

tandis que Matos Lobo s'emparait à la hâte d'un sac d'argent et de plusieurs billets de banque, la porte extérieure de la maison retentit sous des coups violents et pressés. L'assassin se sauva tout tremblant dans la cuisine, et, mettant à profit la connaissance qu'il avait des localités, il s'élança par une croisée à guillotine qui donnait sur une impasse étroite et obscure, dite *rua do Arco-Pequeno*, et parvint, fuyant toujours, à atteindre la rue San-Bento ; mais on s'était aperçu de sa fuite, ses traces avaient été suivies, et Matos put, en arrivant devant sa demeure, reconnaître, parmi la foule qui s'était mise à sa poursuite, la veste de couleur sombre, le pantalon bleu et le bonnet de toile cirée qui composent, à Lisbonne, l'uniforme ordinaire des gardes municipaux.

Il n'est pas en Europe peut-être de police plus simplement organisée ni plus habilement conduite que la police portugaise. La garde municipale, qui en constitue la force la plus active, créée en 1803 par un Français émigré, le comte de Novion¹, et dont les éléments sont pris dans l'armée parmi les soldats vétérans d'une conduite irréprochable et d'une bravoure éprouvée, veille nuit et jour à la tranquillité publique, au moyen de patrouilles formées chacune de deux hommes qui parcourent incessamment les quartiers de Lisbonne, en gardant un silence absolu et en marchant avec lenteur l'un derrière l'autre. Chaque garde est porteur d'un sifflet dont il fait usage toutes les fois qu'un péril pressant vient à surgir. Ce signal, promptement répété de proche en proche, amène en quelques minutes sur le lieu menacé le nombre d'hommes nécessaire, et c'est à cette organisation remarquable que Lisbonne doit d'occuper une place relativement fort restreinte dans les statistiques judiciaires de la Péninsule.

Avertis par les voisins qui avaient vu Ma-

¹ Le comte de Novion avait émigré en 1793, et s'était réfugié à Lisbonne. Ayant pris du service dans l'armée portugaise, sa fortune fut rapide, et il obtint, au bout de quelques années, le grade de lieutenant-général.

C'était un homme de haut savoir et d'une austère intégrité ; mais, bien qu'estimé de tous et comblé d'honneurs, il regrettait la patrie absente, et se décida à y revenir en septembre 1808, lorsque les régiments français commandés par Junot évacuèrent le Portugal à la suite de la capitulation de Cuitra.

tos Lobo s'enfuyant par la croisée de la cuisine, plusieurs gardes municipaux s'étaient élancés après lui, pendant que d'autres, assistés d'un serrurier, pénétraient dans l'intérieur de la maison, où ils se heurtèrent aux cadavres de la senora Adelaïde et de la servante; plus loin ils découvrirent le corps tiède encore du petit Carlos; enfin un rôle faible et inégal les attira jusqu'au cabinet de l'alcôve, où Maria Zeferina subissait les tortures d'une lente agonie. A leur approche, l'enfant entr'ouvrit les yeux, les arrêta vaguement dans l'espace, et dit, lorsqu'elle comprit que l'assassin n'était plus là :

— C'est mon cousin Matos qui m'a tuée, qui a tué ma pauvre maman et mon petit frère!...

Cette dénonciation suprême, en fixant tous les doutes, assurait l'action prompte et efficace de la justice. Matos Lobo fut arrêté et conduit à la prison de Limoeiro, dans laquelle il entra moins effrayé que surpris, en s'écriant : Qu'ai-je fait?

Un chirurgien, mandé en hâte près de la petite fille, ne réussit pas sans des peines inouïes à retirer l'arme de la blessure; car le stylet était fortement attaché à la chair avec le sang coagulé. Matos, amené près du lit de la mourante, se montra d'abord froid et ironique; mais, dominé bientôt par une étrange curiosité, il voulut voir la plaie, l'examina longtemps, comme étonné que l'instrument du meurtre eût trompé ses calculs et si mal rempli son office, et n'opposa plus dès lors aux accusations foudroyantes de Maria Zeferina que ces mots énigmatiques : — Tu sais bien pourquoi.

L'enfant rendit, le lendemain, le dernier soupir.

II.

L'affaire fut portée devant le tribunal de Relacao. Matos Lobo ne nia pas d'ailleurs les crimes dont il était accusé, et, loin d'en déguiser les circonstances, il les raconta en détail, avec une sorte de complaisance cynique, d'orgueil sauvage. En présence de faits si précis, d'aveux si complets, la tâche des juges était facile et le résultat prévu. Matos Lobo fut condamné à être pendu après avoir pas-sé trois fois autour de la maison de l'Arco-Grande, et fait sur le seuil amende honorable. Dans le premier mo-

ment d'accablement, l'assassin essaya de se laisser mourir de faim, et pou-sa aussi loin que l'énergie humaine le puisse permettre, cette tentative de suicide impossible; mais il ne tarda point à reprendre son indifférence, et, ayant été mis en chapelle, il exigea qu'un de ses oncles, D. José Antonio, qui appartenait à l'église, et qui avait été son précepteur, l'accompagnât jusqu'au lieu du supplice. En vain le vieillard invoqua-t-il, pour être exempté de cette mission terrible, son grand âge, sa santé minée profondément, les liens de famille qui l'unissaient au condamné, rien n'y fit; car en pareil cas la prière du patient, sanctionnée par l'usage et protégée par la loi, devient impérieusement obligatoire.

Matos Lobo sortit de la chapelle ardente le 17 avril 1843, à onze heures du matin. Le bourreau, nommé Ambrosio, était un ancien bandit que d'horribles prouesses avaient autrefois rendu fameux à Tras-los Montes, dans l'Estramadure et les Algarves, et qui, frappé d'une condamnation capitale, avait racheté sa vie en acceptant les fonctions d'exécuteur¹. Il existe, en effet, de notables différences entre les coutumes judiciaires du Portugal et celles qui régissent sous ce rapport l'Espagne, la France, l'Angleterre et les autres pays européens. Ainsi, le bourreau n'est point, à Lisbonne comme à Madrid, un fonctionnaire qui a vu sa peine commuée en une détention perpétuelle, et qui ne franchit jamais que pour pendre ou pour garrotter, le seuil de la prison où doit se consommer sa vie. Sans ce procédé de *recrutement*, on ne pourrait, en Portugal, pratiquer d'exécutions, car l'horreur qu'inspirent à ses habitants le titre ou les fonc-

¹ Une question assez curieuse fut soulevée à cette époque, par suite de la demande que le bourreau Antonio adressa au tribunal supérieur de la justice. Cet homme, grâce à la condescendance des geôliers, entretenait d'intimes rapports avec une femme qu'il avait connue autrefois. Soit que son amour se fût ravivé dans la solitude, soit qu'il commençât à nourrir certains scrupules de conscience, il adressa un recours rogatoire à la cour suprême, afin d'obtenir la permission de se marier.

La cour ayant désiré connaître l'opinion motivée du corps des avocats, ceux-ci se réunirent sous la présidence de D. Pedro Francisco Quintella Emanz, et, après de laborieuses discussions, ils conclurent au rejet de la demande, attendu que le bourreau étant mort civilement, par l'effet de la condamnation capitale qu'il avait encourue, ne pouvait posséder les droits que l'union légale donne au mari sur sa femme et ses enfants.

tions de bourreau, empêcherait toujours qu'on les acceptât volontairement, quelle que fût d'ailleurs l'importance matérielle des avantages qu'on y attachât.

Une corde avait été passée autour du cou de Matos Lobo; ses pieds étaient nus, ses mains liées l'une à l'autre et réunies derrière le dos, sa tête découverte et rase; une longue tunique blanche l'enveloppait jusqu'à la cheville et indiquait, par sa forme et sa couleur symboliques, que le coupable venait d'être purifié par les sacrements. A ses côtés marchait ou plutôt se traînait péniblement son oncle don José Antonio.

Le cortège, au lieu de se diriger vers la *Ribeira-Velha*, sur les bords de laquelle se font habituellement les exécutions, longea la cathédrale de la Sé, la rue des Capelistas, la place du Pelourinho, et toute cette partie de la ville ressortie, grâce au marquis de Pombal, si florissante et si riche du tremblement de terre qui la décima en 1755. Arrivé dans la rue de l'Arco-Grande, devant la maison de la senora Adelaïde, le cortège s'arrêta. Matos Lobo, qui, durant tout le trajet, n'avait laissé voir aucun signe d'émotion ni de repentir, s'approcha silencieusement de la demeure funèbre, s'agenouilla sur le seuil et subit docilement toutes les formalités expiatoires. Mais si l'assassin gardait un front tranquille et bravait les avides regards attachés sur lui, il n'en était pas de même de don José. La douleur de l'homme avait triomphé de la résignation du prêtre, et lorsque le condamné ayant fait à trois reprises le tour de la maison, le cortège se remit en marche, et qu'on put entrevoir au loin, près la *Ribeira-Nova*, dominant la place San-Paulo, la sombre silhouette de la potence, le vieillard frissonna de tous ses membres. Fléchissant sous le poids de soixante-dix-sept années, il fit pour avancer un effort inutile et suprême, pâlit et balbutia d'une voix éteinte :

— Fils de ma sœur, que Dieu te pardonne!

Puis il s'affaissa lentement, s'étendit par terre, poussa quelques soupirs étouffés, se débattit et expira.

Matos Lobo contempla avec impatience ce corps immobile, ce visage contracté, ces longs cheveux blancs souillés qui ondoyaient

sur le sol. Une lueur de sensibilité se fit jour cependant dans cette âme farouche. En atteignant la plate-forme de l'échafaud, et pendant que l'*escribano* lisait la sentence, Matos Lobo s'écria tout haut, traduisant involontairement sa dernière pensée :

— Que dira ma mère?

Son corps fut transporté, le lendemain de l'exécution, dans ce même amphithéâtre de l'hôpital Saint-Joseph où il avait appris comment, aidé d'un coup d'œil sûr et d'une main ferme, il était possible de tuer un homme d'un seul coup. L'examen auquel les gens de l'art se livrèrent donna à la science phrénologique une confirmation nouvelle : on trouva puissamment accusés sur le crâne de Matos Lobo, l'organe de la destructivité, les instincts passionnés et féroces, et un habile dessinateur français, M. Legrand, fit le portrait lithographié de ce grand coupable, qui, vraisemblablement, ne chercha dans le mentre qu'une démonstration scientifique, et dont la célébrité toute récente égale, dans la Péninsule ibérique, celle qui entoure en France le sanglant souvenir de Lacenaire.

BENÉDICT GALLET.

THÉÂTRES.

OPÉRA. — Après deux mois de clôture, l'Opéra vient de rouvrir ses portes. — Il n'a pas donné à cette soirée l'éclat d'une première représentation, mais il nous a rendu une artiste applaudie et admirée entre toutes, qui, depuis toutôt quinze mois, nous avait quittés; — si bien que la salle avait pris son air de fête et s'était garnie de cette foule élégante et empressée qu'on ne remarque qu'aux grandes solennités...

Carlotta Grisi faisait sa rentrée!

Elle avait choisi un des plus charmants ballets du répertoire, *le Diable à quatre*. C'est une action vive et facile, toute pleine de verve et de mouvement, et semée de piquantes péripéties de toutes sortes — avec cela, une musique toujours fraîche, animée, brillante, abondant en motifs brillants, originaux et toujours en situation.

C'est là, en effet, un des côtés saillants du beau talent de M. Ad. Adam; c'est cette jeunesse, cette verve intarissable dont il fait preuve dans sa musique de ballet — et

Surtout ce goût, ce sentiment, cette couleur locale dont il semble avoir le secret.

Longtemps on a dédaigné de faire de la musique pour les ballets. On prenait ça et là des fragments d'airs, de récitatifs, d'ouvertures dans tous les opéras; et avec le tout, appliqué tant bien que mal à la situation, on arrangeait une sorte de lourd pasticcio qui durait d'un bout à l'autre de l'ouvrage. — Mais notre Opéra a compris qu'il était pitoyable et ridicule, sur une scène lyrique et dans un pays qui a la prétention d'avoir une école, de ne pas produire une musique nouvelle avec chaque ballet nouveau; et aussi voyons-nous, depuis ce temps-là, nos compositeurs tenir à honneur d'écrire la musique d'un ballet. — Ainsi, dans les derniers ballets qui ont été représentés, nos compositeurs, M. Adam entre autres, ont écrit de véritables partitions. — Il faut dire aussi qu'il n'y a pas de genre qui prête plus à la fantaisie, à l'originalité; ainsi le spectacle d'un ballet est-il un des plus charmants qui se puissent voir, par cela même que c'est le plus vague, le plus indéfini, le moins analysable. A travers toutes ces magies, tous ces prestiges de la mélodie et des grands effets de la mise en scène, ces changements subits, ces danses tantôt retentissantes au bruit des castagnettes, tantôt se perdant insensiblement avec l'écho vers les profondeurs des forêts ou des régions fantastiques, — c'est un poème éternel, une source intarissable de sensations infinies, toujours différentes, et suivant tous les caprices, toutes les situations de l'esprit..... sympathiques aux douces et calmes rêveries comme aux joies les plus vives, aux espérances les plus charmantes, les plus vives....

Nous ne savons pas, par exemple, de situation plus poétique au théâtre que le second acte de *Giselle*; jamais peut-être M. Théophile Gautier n'a été plus poète que dans ces dernières scènes où Giselle, encore haletante de cette danse surnaturelle qui doit sauver celui qu'elle a aimé, s'engloutit lentement au milieu des fleurs... quand sa main seulement s'élevant encore au-dessus des roses, envoie avec son dernier baiser cette fleur qui est son dernier adieu, et que les dernières notes des mélodies

qu'elle a tant aimées se confondent et s'éteignent dans les bruyantes fanfares des chasseurs.... quand à l'ombre mystérieuse des forêts succèdent les premiers rayons du soleil qui glissent à travers les voûtes du feuillage et viennent se refléter dans l'eau du lac.

On sait d'ailleurs que *Giselle* est un des plus beaux succès dans les annales de l'Opéra, et c'est de ce rôle, — qu'elle a créé en grande artiste qu'elle est, — que date l'immense réputation de Carlotta Grisi. Il est vrai de dire que, depuis, chaque rôle a été pour elle un nouveau triomphe; mais aucun n'était mieux compris pour faire valoir toutes les qualités de son talent, la légèreté et la souplesse dans la danse, la vivacité, la hardiesse, la précision, la vigueur, et aussi le sentiment, la vérité, la grâce dans la pantomime.

C'était donc fête à la réouverture de l'Opéra, puisque c'était la rentrée de la charmante danseuse.

Dès son entrée en scène, les applaudissements ont éclaté de toutes parts, et jamais public ne salua avec plus d'enthousiasme et de sincérité la rentrée d'une artiste aimée; et ainsi en a-t-il été pendant toute la représentation. — A son dernier pas, des bouquets sont partis de tous côtés, et le théâtre était jonché de fleurs.

Le succès n'a pas été moindre à sa seconde représentation, et *Giselle* n'a jamais obtenu de plus brillante ovation.

N'oublions pas, à propos du *Diable à quatre*, de mentionner aussi la rentrée de Mlle Plunkett, qui a mimé le rôle de la comtesse avec une vivacité, une gentillesse adorables. — Nous pouvons donc compter sur un nouveau succès pour l'Opéra, puisque nous allons avoir dans quelques jours le nouveau ballet dont M. Adam a écrit la musique, et dont Carlotta remplit le principal rôle.

On annonce, pour cet hiver, un grand ouvrage en cinq actes de MM. Scribe et Aubert. Le titre indiqué jusqu'à présent est *l'Enfant prodigue*. La scène se passerait à Memphis, ce qui prêterait magnifiquement à la splendeur de la mise en scène de l'Opéra.

A ce Numéro est jointe la planche 2461.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.